

4e Dimanche de Pâques B

Lectio divine sur Jn 10, 11-18

Peut-être que l'évangile d'aujourd'hui n'arrive pas à susciter chez nous les mêmes sentiments qu'il suscita chez les premiers destinataires : écouter Jésus qui se présente lui-même comme le *bon pasteur* a dû les surprendre, les captiver même ; ce qui arrive difficilement aujourd'hui pour nous. Pour un peuple dont les ancêtres les plus glorieux avaient exercé de bergers, et pour qui le métier de berger était une réalité quotidienne, l'identification de Jésus comme le bon pasteur par excellence leur devrait sembler si exagérée qu'enthousiasmante : pasteur d'Israël l'était seulement Dieu et, au plus, ses authentiques représentants, les rois du passé ou le messie que l'on attendait encore. Sans s'identifier avec ces bergers du passé, Jésus voulut être pour son peuple un bon berger : qu'est-ce qu'il essayait de leur dire avec cela ? Qu'est-ce qu'il leur suggérait avec cela ? Pour le leur faire plus compréhensible, Jésus contraste sa conduite avec celle de ceux qui ne sont pas de vrais bergers, bien qu'ils tentent de le paraître. Leur relation avec le troupeau dénonce leur méchanceté.

Jésus disait aux Juifs : " Je suis le bon pasteur (le vrai berger). Le vrai berger donne sa vie pour ses brebis. Le berger mercenaire, lui, n'est pas le pasteur, car les brebis ne lui appartiennent pas : s'il voit venir le loup, il abandonne les brebis et s'enfuit ; le loup s'en empare et les disperse. Ce berger n'est qu'un mercenaire et les brebis ne comptent pas vraiment pour lui. Moi, je suis le bon pasteur ; je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît et que je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis.

J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie : celles-là aussi, il faut que je les conduise. Elles écouteront ma voix : il y aura un seul troupeau et un seul pasteur. Le Père m'aime parce que je donne ma vie, pour la reprendre ensuite. Personne n'a pu me l'enlever : je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, et le pouvoir de la reprendre : voilà le commandement que j'ai reçu de mon Père. "

I. LIRE : Comprendre ce que le texte dit en considérant comme le dit

Jn 10 est conçu comme un débat entre Jésus et les juifs en deux parties. Dans la seconde, située dans le temple (Jn 10, 22-39), le conflit s'intensifiera, après s'être identifié Jésus avec Dieu. Notre texte, qui appartient à la première partie (Jn 10, 1-21), reste encore en relation avec la guérison de l'aveugle (Jn 10, 21). Une double allusion à la réaction de l'audience (Jn 10, 6.19-21) marque en elle deux sections, introduites par une formulation identique (Jn 10, 1.7), en réalité, un seul discours de Jésus, basé sur des images différentes prises du monde pastoral, une réalité avec laquelle les auditeurs de Jésus étaient bien familiarisés. Chaque berger, propriétaire ou salarié, avait son propre bétail avec lequel cohabitait pendant la journée ; avant du crépuscule les différents troupeaux étaient conduits à un unique bercail, dont la porte était protégée par un gardien. Celui qui pensait voler les brebis d'autrui devrait entrer dans le bercail en faisant un trou dans le mur ou en le sautant. Le petit matin il suffisait que chaque brebis entendît la voix de son maître pour qu'elle sortît du bercail et se laissât guider par son berger.

Jésus est le vrai pasteur, parce qu'il donne la vie (Jn 10, 11.14) : il risque la propre vie pour les autres, être disposé à payer de la propre existence le salut de ses ouailles, fait *beau* le berger. La beauté/bonté du berger doit à voir avec son authenticité, qui se matérialise en être disposé à être/faire comme il le doit. L'expression *risquer la vie pour quelqu'un*, rare en Grec, est johannique (Jn 10, 11.15.17-18 ; 13, 37-38 ; 15, 13 ; 1 Jn 3, 16). Le berger assure la vie à ses brebis, parce qu'il expose la sienne pour elles ; voilà sa « *beauté* ». Risquer sa propre vie, légitime son authenticité comme berger, le contraire du salarié, qui travaille par intérêt propre (Jn 10, 12-13). Le propriétaire a le pouvoir sur les vies de ceux qui lui appartiennent parce qu'il est disposé à mourir pour eux (Jn 10, 12-13.15.18). L'image aura un grand succès dans la communauté primitive (Act 20, 26-29 ; 1Pe 2, 25 ; 5, 1-2) : les leaders chrétiens, comme Le Christ Pasteur, se légitiment comme tels parce qu'ils risquent leur propre vie pour que les autres soient sauvés.

À l'offrande de la vie s'ajoute la connaissance mutuelle entre le bon berger et le troupeau comme le critère qui identifie le vrai pasteur. Disparaît le ton polémique : Jésus laisse de se profiler en opposition avec les mauvais bergers et il s'attarde sur la relation qu'il entretient avec les ouailles (Jn 10, 14-16) et avec son Père (Jn 10, 16-18), une relation qui est définie comme *connaissance réciproque*. Cette connaissance, que le fait vrai pasteur, n'est pas une capacité intellectuelle ou aptitude psychologique ; elle naît de la compréhension et de la confiance qui jaillit tout naturellement de la vie en commun vitale et d'une solidarité permanente.

C'est se connaître mutuellement entre berger et troupeau (Jn 10, 14) n'est que le reflet de la connaissance réciproque entre Dieu et son Révéléteur (comme 10, 15) : l'offrande de la propre vie pour les autres naît de la connaissance bilatérale qui règne entre Jésus et le Père. Ici aussi Jésus modèle son comportement selon celui du Père (Jn 8, 28). Le salut naît de, mieux dans, l'intimité intra divine. Le vrai amour – l'offrande de soi-même pour celui qu'on aime (Jn 15) – ne peut naître que dans l'intimité de Dieu, qui livra son Fils par l'amour à qui il voulait sauver (Jn 3, 16-18). Connaître le Père nourrit l'offrande du Fils.

Le pâturage qu'exerce Jésus ne connaît pas de limite, ni d'espace ni de temps : il est universel et il est futur (Jn 10, 16). Les brebis appartenantes au bercail de Jésus ne sont pas seulement celles auxquelles il se dirige, mais toutes celles qu'on lui a confiées, celles qui l'écoutent et le reconnaissent (Jn 8, 47 ; 18, 37), celles qui resteront unies sous sa direction. Et c'est révélateur que cette mission à venir et universelle aille ligüée à sa volonté de donation, que lui obtient l'amour paternel (Jn 10, 17). L'amour du Père a sa demeure dans cette offrande volontaire. La mort de Jésus est alors vue non comme une injustice, catastrophe ou scandale mais plutôt comme un acte souverain de liberté : dans l'offrande de sa vie, dans son sacrifice personnel, se révèle l'amour du Père.

Offrir sa vie n'est pas pour Jésus un inévitable besoin ; il ne sauve pas sans le vouloir, sans nous aimer. Il a ce *pouvoir*. Le salut des ouailles a, donc, deux protagonistes : l'amour du Père pour le monde dévoilé dans l'offrande du Fils (Jn 3, 16) et l'amour du Fils pour le Père réalisé dans son dévouement aux ouailles (Jn 10, 17). Le Fils assume la volonté du Père en libre obéissance ; par son obéissance il dispose de la capacité de récupérer la vie livrée aux autres. Jésus Pasteur est, donc, maître et de donner sa vie et de la récupérer (Is 53, 10-12) : c'est son travail (Jn 10, 18). En le réalisant il se fait avec l'amour du Père. Mort -donner la vie- et résurrection -la récupérer- n'est qu'une unique, et indissoluble, action salvatrice (cfr Jn 12, 24).

Le pouvoir de Jésus, sa volonté de *donner* la vie et sa capacité de la *récupérer*, répond au vouloir du Père. Son pâturage est fruit, donc, de deux protagonistes : Dieu qui aime et son Fils bien aimé ; les deux amours se réalisent dans l'offrande de la vie qui jouent Jésus, en se livrant, et le Père, en l'offrant. Qui se sait sauvé par Jésus se reconnaît, donc, doublement aimé. L'envoi du Fils, du côté du Père, et obéissance au Père, du côté du Fils, donnent vie aux hommes (cfr. Jn 12, 49-50 ; 14, 31). Mort et résurrection de Jésus se présentent comme « *ordonnées* » par Dieu et sont ici lues ayant l'amour comme catégorie : l'amour qui est vérifié dans l'offrande de la vie et dans la résurrection, la reprendre à nouveau, n'est pas amour humain, c'est amour intra-divin. Et son fruit est le salut de l'homme. Peu de fois a exprimé le NT le mystère pascal de forme aussi nouvelle que profonde. La conséquence est évidente, quoiqu'elle ne soit pas ici indiquée : Qui vit à partir de cette offrande doit vivre livré aux autres (Jn 15, 13 ; 1 Jn 3,16).

II. MÉDITER : Appliquer ce que le texte dit à la vie

En répondant à une objection des pharisiens, Jésus prend comme motif de son discours une image familiale à ses auditeurs, celle du berger. Et, ce qui n'est pas si évident, il s'identifie lui-même comme le *Bon Pasteur*. La connaissance du troupeau est la raison de sa bonté. Cette connaissance n'est pas spéculative, mais elle naît de l'expérience, fruit de son offrande en faveur des autres et de son intimité avec le Père : celui qui donne la propre vie s'authentifie comme le maître des ouailles ; celui qui connaît Dieu connaît ses brebis, celles qui sont déjà rassemblés et celles qui lui appartiennent. L'offrande libre de la propre vie et la connaissance qui vient de la vie en commun sont les traits qui caractérisent la bonté de Jésus Bon Pasteur. Une vie chrétienne qui ne sache pas jouir de la proximité de Jésus ou qu'elle ignore ses attentions, n'est pas authentique ; puisque la guide et la compagnie de son berger ne dépendent pas de ses ouailles. Puisque seulement dans la mesure où il soit tenu comme guide et pasteur elles pourront jouir de ses soins. En conséquence, plus que regretter l'abandon dans lequel nous vivons, nous aurions à nous demander si nous appartenons, effectivement et affectivement, au groupe dont le Christ Pasteur s'occupe.

L'image du berger avait pour les auditeurs de Jésus une grande force évocatrice. Nous, peut-être, devons faire un effort pour la comprendre : celui qui compte sur un berger sait qu'il peut compter au jour le jour avec une guide pour le chemin, quelqu'un qui devient, au même temps, un compagnon, un maître qui vit à son service, un gardien qui l'aide à retrouver repas et repos. Faire paître implique autorité indiscutable et générosité désintéressée, supériorité reconnue et service permanent. Au moment de se présenter comme le berger, Jésus prétendait se proposer comme maître et comme serviteur, comme guide et comme compagnon ; il se déclarait prêt à se rattacher avec tous ceux qui le voudraient comme berger, comme tout bon berger fait : en cohabitant avec ceux qu'il garde, en partageant avec eux la fatigue et le repos, le vivre et le besoin, le soleil et le mauvais temps, le jour et la nuit.

Plus encore, Jésus arrive même à être prêt à se livrer pour le troupeau, perdre la vie avant que perdre le troupeau. Voilà pourquoi il est bon comme berger, parce qu'il préfère vivre avec nous à vivre tout seul, parce qu'il met devant risquer sa propre vie avant que se risquer à nous perdre. Il n'est pas comme le berger salarié, celui qui vit de ses brebis et que les abandonne quand il voit en danger la propre vie. La volonté de partager sa vie avec nous a conduit Jésus à livrer sa vie pour nous : et ce n'est pas qu'il dise qu'il pense être notre berger, qu'il nous promette l'être pour un jour ; c'est qu'il a déjà payé le prix pour l'être, en mourant pour nous. Il nous l'a montré, en payant de sa propre vie, sa bonté.

Alors, à quoi bon se sentir abandonnés par lui, quand nous pressentons le péril et l'adversité ? Si nous croyons réellement à ce qu'il nous a dit, qu'il veut être pour nous un bon berger, avec quel droit nous nous sentons seuls et sans défense chaque fois que nous devons affronter une difficulté ou assumer un risque ? Celui qui a livré sa vie pour nous, ne pouvait nous offrir une meilleure preuve d'être à notre faveur. Celui qui renonça à vivre parce qu'il préféra partager sa vie avec nous, ne recule pas devant de périls mineurs et d'ennemis mineurs que la mort- même.

Se savoir sous la garde de Jésus mène à vivre sans crainte la propre vie, en sachant que notre présent est dans bonnes mains et que notre avenir est déjà assuré par celui qui a aimé moins sa vie que la nôtre. Nous ne devrions, nous qui voulons avoir Jésus comme berger, être comptés parmi ceux qui affrontent le monde d'aujourd'hui et le jour de demain avec plus de peurs et de préjugés. La certitude de l'avoir tout près de nous pendant que nous marchons pour la vie et de l'avoir à notre disposition quand nous suivons ses chemins, doit nous libérer de nos peurs et de l'angoisse que le monde présent et l'avenir incertain puissent nous produire. Notre assurance ne s'appuie pas sur des promesses pour accomplir mais sur des faits déjà réalisés : le Christ a déjà offert sa vie librement pour nous et Dieu l'a, donc, constitué, berger de nos vies.

Mais si nous ne sentons pas encore dans notre cœur ses pas ; si nous n'arrivons pas à découvrir ses empreintes autour de nous ; si ni le ton de sa voix ni les exigences de son volonté ne nous sont pas familiaux ; s'il est plus grand notre désir de sécurité que notre capacité de remplir nos besoins ; si la lourdeur de notre fatigue accumulée tout au long de tant d'années de vie chrétienne est plus grande que la joie de nous savoir accompagnés par le Christ ; si nous nous croyons plus délaissés, moins sûrs, aussi malheureux que les autres, par le fait d'être chrétiens ; ne sera-ce pas la raison, en réalité, de que le Christ n'est pas notre berger ? Il faudra se questionner aujourd'hui, sérieusement, en sa présence, si réellement nous sommes en train de nous laisser conduire par lui, si nous ne nous aurons pas remis à des bergers salariés, des personnes que jamais ne livrerons leurs vies pour nous, malgré tout ce qu'ils nous promettent. Il se peut que nous soyons en train de nous sentir tellement abandonnés seulement parce que nous ne suivons pas l'unique bon berger. Il est possible que pour avoir donné notre confiance et nos vies à celui qui ne les a pas méritées, nous vivions à la dérive et notre foi et notre vie.

C'est probable que celui-ci soit notre destin, pendant que nous continuions à nous laisser conduire par celui qui n'est pas disposé à mourir pour nous ; c'est Jésus même qui nous l'avait averti : avoir comme bergers les salariés mène forcément à être proie des loups. Et celle-ci, malheureusement, est notre petite histoire : nous avons été tant de fois victimes de ceux auxquels nous avons rendu notre confiance, parce que nous n'avons pas osé nous confier totalement au Christ. Seulement celui qui est prêt à livrer sa vie avant que perdre ses ouailles est un berger digne de confiance ; seulement celui qui préfère demeurer près de nous à vivre sans nous mérite être suivi. Si avec Jésus, bon berger, nous ne nous sentons pas suffisamment protégés, c'est que Jésus n'est pas notre berger : il ne veut pas être berger, sans être bon. En lui nous pouvons, donc, confier nos espérances les meilleures, pourvu que nous soyons prêts à le suivre à n'importe quel prix.

C'est une preuve en plus de sa bonté qu'il n'ait pas voulu nous laissés totalement abandonnés quand il partit vers Dieu et qu'il ait voulu que d'autres bergers, qui le représentent, nous accompagnassent, jusqu'à son retour. Aujourd'hui l'église universelle célèbre *le Christ Bon Pasteur* et prie pour tous ceux qui ont senti la vocation de l'imiter et de le représenter ; nous sommes en dette de prières et sympathie, en effet, envers tous ceux qui nous paissent au nom et avec l'autorité de l'Unique Berger, envers tant de croyants qui ont offert leurs vies et leurs illusions à la tâche de devenir les lieutenants de ce Berger. En leur généreuse offrande nous pouvons mieux percevoir l'offrande du Christ Jésus, par qui ils sont envoyés. En leur offrande, toujours partielle, nous pouvons entrevoir l'offrande indéfectible de notre unique Bon Berger : dans les deux cas, nous les nécessitons. Quoique ils n'arrivent pas à être aussi bon que nous les voudrions, ils son l'image la plus proche qui nous reste dans ce monde du Bon Berger dont nous avons besoin. En priant pour eux nous les faisons meilleurs et nous en obtenons d'avoir à notre disposition de bons bergers qui nous rappellent plus facilement le visage et la voix du Bon Pasteur, Jésus-Christ. Nous nécessitons tant d'être bien gardés ! Demandons, donc, que Dieu fasse bons ceux qu'il nous a donnés comme bergers.

[P. Txema Martínez, traducteur]